

## *SUR LA RIVIERA, 1919-1936, NOSTALGIES ET AVANT-GARDES :* UNE REVUE PEOPLE ENTRE LES DEUX GUERRES

---

Suzanne CERVERA

La guerre qui s'achève le 11 novembre 1918 surprend Jules Sébastien Marchand sur la Côte d'Azur. Héritier de l'éditeur-libraire Marchand d'Antibes, ses études et travaux parisiens lui ont procuré d'autres ambitions et amitiés. Il a envie de ressusciter les temps héroïques d'avant-guerre : la Riviera recevait durant la saison d'hiver une foule de plumitifs avides de soleil qui profitaient des mondanités cosmopolites. Princes, impératrices et barons de la finance échangeaient potins et propos raffinés à travers salons et festivités que les publicistes se hâtaient de décrire. Les publicistes mondains sont devenus des journalistes qui agissent sur l'opinion. Jules Marchand sent combien tout a changé et se transforme. Ses contemporains, déjà trop âgés avant le conflit pour partir au front, brûlent comme lui du désir d'écrire et de communiquer leurs travaux, de revivre le passé au besoin en l'embellissant, et ont besoin d'argent. Pourquoi ne pas lancer l'un de ces nombreux journaux que se disputait jusqu'en 1914 la clientèle sélecte des villas et des palaces ? L'essentiel est de rassembler les anciens lecteurs et de puiser dans un nouveau vivier, Français, Niçois et Européens, que la guerre n'a pas appauvris, qui peuvent encore s'offrir des séjours et de la presse de luxe, politiques assoiffés d'ambition, Russes échappés de l'enfer révolutionnaire, Américains des deux continents, curieux de ce vieux monde ouvert à eux et avides de connaître l'Europe en dehors des champs de bataille. Pour tous, la Riviera s'impose comme une destination fantasmée.

La création d'une revue de luxe, à la une colorée et tape-à-l'œil, au papier de bonne qualité, au format A4, de prix abordable (quarante centimes au départ), est le challenge qui interpelle Jules Marchand. Installé au 12 avenue Félix Faure, à cinq minutes de la place Masséna, de la Promenade des Anglais et de la Vieille Ville, il va réussir à tenir la distance, avec très peu de publicité locale, de quatre-cent-cinquante numéros, en principe hebdomadaires, extrêmement représentatifs d'une période troublée, révélateurs de faiblesses et de forces. Dès le 1<sup>er</sup> décembre 1918, le bandeau annonce le rêve ambitieux de Marchand. Il ne s'adresse pas aux Niçois, mais en priorité aux Parisiens, sur l'espace paradoxal d'un titre étonnant, *Revue Parisienne, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton*, avec une couverture superbement illustrée, en l'occurrence, un dessin où Cox croque une forte femme et son gigolo sur fond de palmiers, Promenade l'exige ; la dernière page remercie comme la tradition le veut Fortuné Robaudy, l'imprimeur de Cannes, fidèle jusqu'en 1937. Cox, auteur des unes les plus remarquables des débuts du magazine, incarne les réseaux habilement tissés par

l'entregent de Jules Marchand<sup>257</sup>. Son sens de l'instantané accompagne les premiers numéros jusqu'en 1925, et donne le ton d'une des caractéristiques novatrices de la revue, couvertures d'artistes superbes et gaies, pleines d'humour, de fantaisie et de créativité.

Marchand est assez habile pour donner aux lecteurs, sous une étiquette multiple, ce qu'ils ont envie de lire, un peu, très peu d'actualité, des cancons, de la nostalgie et beaucoup, beaucoup d'humour. Les commentaires sur la fin de la guerre détonnent par rapport au consensus un peu pleurard de la presse locale et seront vite oubliés : « Tous les gâcheurs de plâtre et tous les tailleurs de pierre s'agitent. La plus terrible des calamités de la guerre est en l'air. Il va pleuvoir des monuments et des statues ».

La critique du *Feu* d'Henri Barbusse<sup>258</sup>, socialiste, pacifiste, est modérée : « On peut ne pas partager ses idées. On a le droit de les combattre mais non celui d'incriminer cet homme qui rêve de justice meilleure ».

## 1. UNE FINE ÉQUIPE DE VIEUX COPAINS

Le plus simple est de retrouver l'équipe des vieux copains, des plumes relativement prestigieuses, ceux qui se sont installés à Nice et y passent pratiquement toute l'année, ou y ont leurs habitudes hivernales. Une belle photo reproduite dans le numéro du 24 décembre 1924, intitulée « Après le déjeuner du Negresco, la digestion ne paraît pas trop pénible », présente les dix principaux acolytes de la bande, à la droite de Jules Marchand, l'air bonhomme, un œillet à la boutonnière. À part Marcel Arnac, encore bien chevelu avec ses quarante ans<sup>259</sup>, la plupart des amis sont à la fois replets et dégarnis, sauf peut-être Georges Maurevert, à la silhouette sportive, risque-tout et aventurier, capable de tester avant guerre un vol en biplan au dessus de la Baie des Anges et du golfe de Cannes, bretteur énergique connu des salles d'armes de la capitale et des grandes stations mondaines, arbitre de boxe, puits de culture, héraldiste, grand journaliste de la trempe des Albert Londres ou John Reed, mais resté à Nice, lui<sup>260</sup>. Une lettre de Jean Galmot, publiée le 17 février 1921, lui rappelle son jeune

---

<sup>257</sup> Alex Gard (1900-1948), né Alexei Kremkov à Kazan, dit Cox, diplômé de l'École navale de Saint-Petersbourg, sert pendant la guerre sur un destroyer. Après le Japon, la Chine, l'Égypte, il vit à Nice puis à Paris, et dessine pour *Sur la Riviera*, *Le Sourire*, *Fantasio*, etc., avant de s'installer aux États-Unis, où il est lié à la communauté russe. Sa collection de sept-cent dessins se trouve à la New York Public Library (The New York Public Library ; the Sardi's Caricatures, 1925-1952).

<sup>258</sup> Henri Barbusse (1873-1935), époux d'Hélyonne, fille d'Augusta Holmès et de Catulle Mendès, poète, journaliste et romancier, rejoint l'infanterie malgré son mauvais état de santé. Son roman *Le Feu*, prix Goncourt 1916, s'il enthousiasme ses camarades pour lesquels il est un témoignage irréfutable sur une guerre impitoyable, choque le grand public qui croit à des combats menés dans l'enthousiasme. L'activité pacifiste de Barbusse le conduit à Moscou, où il meurt assez mystérieusement en août 1935, peut-être sur l'ordre de Staline. Cf. Jean Relinger, *Henri Barbusse : écrivain combattant*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

<sup>259</sup> Marcel Bodereau, dit Marcel Arnac (1886-1931), écrivain et illustrateur collaborateur de nombreux journaux illustrés, pressenti aux États-Unis pour une tournée sur l'humour en fut empêché par une mort accidentelle prématurée. Cf. *Dictionnaire des illustrateurs, 1890-1945*, Marcel Osterwalder, dir., Éditions, Neufchâtel, Ides et Calendes, 1992.

<sup>260</sup> Georges Leménager (1869-1964), au pseudonyme sulfureux et aristocratique de Maurevert, remis à la mode dans l'opéra *Les Huguenots*, se joint à *La Libre Parole* antisémite de Drumont, puis se rapproche des milieux anarchistes, des poètes surréalistes, dreyfusards et libertaires, comme Laurent Tailhade. Son article « *Le Carnaval nobiliaire* » (22 mars 1925), mise au point à propos de l'article 259 du Code pénal rappelle la règle protectrice de la noblesse : « Pas de noblesse sans titre pas de titre sans terre ». Dans les années 1930, il collabore au *Petit Niçois*, puis pendant l'Occupation, entre autres, à *L'Alerte*, journal collaborationniste, ce qui

temps et sa réputation qui en faisait alors une vedette du métier. Jean Galmot, brièvement embauché au *Petit Niçois* comme feuilletoniste<sup>261</sup>, loue en lui le journaliste d'élite auquel il apportait des fleurs cueillies au Mont Boron : « Vous êtes là, souriant, romanesque, affectueux, tel que je vous voyais, poète impétueux, bretteur souriant, voici bientôt quinze ans. Vous étiez la grande admiration de la fin de mon adolescence<sup>262</sup> ». Plaisantin, Maurevert aime bien l'être, telle sa page « L'Église contre les seins », qu'il conclut par des vers de Méry, un chansonnier :

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé ?  
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate !  
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermée,  
L'amour, entre tes os, rêvant sur une patte.

Et par l'inévitable : « Comme on connaît ses seins, on les honore !... » que complète l'épithète :

Célimène au bruit du tocsin  
Fut mise dans ce sanctuaire  
Et sa dépouille mortuaire  
Est enroulée dans un seul sein  
Son sein...suaire<sup>263</sup>.

Jean de Bonnefon<sup>264</sup>, imposant, à la gauche de la photographie, est, lui, un élément fondamental de la rédaction, capable d'engloutir un bon déjeuner un vendredi saint, spécialisé dans les cancans dynastiques et religieux – il épluche soigneusement au Vatican le contenu de l'Index en énumérant les auteurs du sexe faible, dont la Baronne Dudevant, et dont le choix hasardeux aurait fait s'exclamer à Sa Sainteté Pie XI : « Mais c'est tiré à la courte paille ! » –, les souvenirs de jeu ou de Carnaval, les récits de spectacle. Il définit longuement ce qu'est, selon lui, la « femme du monde, la vraie<sup>265</sup> ». Elle garde la mesure en tout, dans ses gestes, sa parole, sa parure, et repousse tous les excès, même dans la vertu. Au premier plan, Georges de La Fouchardière<sup>266</sup>, écrivain fantaisiste, aime bien les anticipations en rapport avec des idées

lui vaut le retrait de sa carte professionnelle de journaliste. Sans doute homosexuel, il fait partie de cette petite bande à la prose volontiers osée à laquelle Jules Marchand a recours sans se cacher (Notices biographiques, Éric Dussert, madame Guérot, Bibliothèque municipale de Fontainebleau).

<sup>261</sup> Jean Galmot (1879-1928) se fait connaître dans le journalisme après un séjour à Nice, et s'installe en Guyane où il fait fortune en préservant les intérêts des petits producteurs qui l'élisent député. Arrêté et emprisonné, il se représente à la députation mais meurt brusquement et mystérieusement le 6 août 1928, peut-être empoisonné. Cf. Blaise Cendrars, *Rhum : L'Aventure de Jean Galmot*, Paris, Grasset, 1930 ; Claude Leroy, *L'or*, Paris, le Grand livre du mois, 2001.

<sup>262</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 2 décembre 1923.

<sup>263</sup> *Id.*

<sup>264</sup> Jean de Bonnefon (1868-1928), publiciste, se spécialise dans les articles sur le Moyen-Orient, la religion et les problèmes dynastiques, fréquentant les salons parisiens où son embonpoint en a fait le modèle du prix Goncourt d'Henri Béraud en 1922, *Le Martyre de l'obèse* (1922). Le 8 avril 1928, une page émouvante de *Sur la Riviera* raconte ses dernières heures à Paris, dans une certaine solitude. Cf. Édouard Bouyé, « Plume d'aigle ou langue de vipère, Jean de Bonnefon (1867-1928) entre Rome, Paris et Calvignac », dans *Chronique du Veinazès*, n° 33, 2008.

<sup>265</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 13 janvier 1924.

<sup>266</sup> Georges de La Fouchardière (1874-1946), employé de banque, devient journaliste et chroniqueur, entre autres au *Canard enchaîné* dont il est renvoyé pour avoir défendu le préfet Chiappe. Il écrit pendant l'occupation dans

fortement influencées par les dictatures voisines. Il envisage de faire naître les enfants à la chaîne et à la demande suivant les corps de métier auxquels on les destine : « La dépopulation actuelle mènerait à une catastrophe pour les dividendes, branche la plus importante de l'industrie humaine, celle des marchands de canons<sup>267</sup> ». Gaston Leroux<sup>268</sup>, romancier du fantastique, Gabriel Davin de Champclos, journaliste et dramaturge de boulevard, Charles de Richter<sup>269</sup>, romancier populaire, Henri Cain<sup>270</sup> et Clément Vautel<sup>271</sup>, complètent en souriant cette brochette. La fidélité de Jules Marchand à ses vieux amis, émules du surréalisme, se voit dans ce choix que le temps va bien vite écrêter. Manque à la photographie ce prince de l'humour et de la dérision qu'est Willy<sup>272</sup>, l'ex-mari de Colette, auteur de plusieurs volumes d'histoires drôles et même salaces, pimentées de cet antisémitisme bien en accord avec une Riviera qu'agita en son temps l'affaire Dreyfus.

## 2. UN ZESTE DE XÉNOPHOBIE

À l'assaut de lecteurs à coup sûr germanophobes ! La campagne de « débochisation » de la Côte d'Azur s'indigne de voir encore y séjourner sans vergogne la Grande Duchesse Anastasie de Mecklembourg-Schwering, belle-mère du Kronprinz, sous le nom d'emprunt de « Générale Peter » :

Menons le bon combat contre tout ce qui est boche ou simili-boche. Le plan boche, on le sait, comprenait l'annexion de la Côte d'Azur. Mignon, si l'on en croit Goethe, chantait qu'elle voulait voir le pays où fleurit l'oranger. C'est pour cela qu'ils avaient une sorte de trust de l'hôtellerie, à l'usage de leurs citoyens, et un autre des villas, à celui de leurs princes... Que le ministre du Budget soit bon prince et qu'il ne pétrisse ni les larmes ni les sueurs du peuple français alors qu'il y a mille ressources à épuiser en Bochie<sup>273</sup>...

des journaux collaborationnistes, mais est considéré comme anarchiste et pacifiste, ce qui le sauve. Il est l'auteur de nombreux romans dont *La Chienne*, devenu un film de Jean Renoir, et le créateur d'un personnage emblématique, le Bouif, cordonnier et héros populaire. Cf. Noël Godin, *Anthologie de la subversion carabinée*, Lausanne, Éditions « L'Age d'Homme », 1988.

<sup>267</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 mars 1931.

<sup>268</sup> Gaston Leroux (1868-1927), avocat, puis journaliste au *Matin*, connaît le succès avec le *Mystère de la Chambre jaune* qui en fait l'ami des surréalistes. Il fonde à Nice la Société des Cinéromans. Cf. Jean-Claude Lamy, *Gaston Leroux ou le vrai Rouletabille*, Monaco, Éd. du Rocher, 2003.

<sup>269</sup> Charles de Richter (1887-1975), auteur de romans populaires, puis à partir de 1931, de romans policiers et humoristiques poursuit ce genre pendant la Seconde Guerre mondiale. Cf. Claude Mesplède, dir., *Dictionnaire des littératures policières*, Nantes, Joseph K., 2003.

<sup>270</sup> Henri Cain (1857-1937), peintre, romancier et auteur de nombreux livrets d'opéra, collabore avec le compositeur Jules Massenet (programme de l'Opéra Comique, janvier 2011, *Cendrillon, une œuvre emblématique de la Belle Époque*).

<sup>271</sup> Clément Vautel (1876-1954), romancier d'origine belge, auteur de bien des romans, écrit en 1923 le célèbre *Mon curé chez les riches*. Cf. Laurent Joly, « Le préjugé antisémite entre « bon sens » et humour gaulois. Clément Vautel (1876-1954), chroniqueur et romancier populaire », dans *Archives juives*, vol. 43, n° 1, 2010, p. 23-38.

<sup>272</sup> Willy, pseudonyme d'Henry Gauthier-Villars (1859-1931), fils d'un éditeur et journaliste, épouse Colette encore tendron, qu'il introduit dans sa vie mondaine mouvementée, mais dont il exploite le talent littéraire. Après leur séparation en 1905, il la soutient lors de ses exhibitions osées et poursuit une carrière agitée de romancier et de vaudevilliste volontiers osé. Cf. François Caradec, *Willy, le père des Claudine*, Paris, Fayard, 2004.

<sup>273</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 7 décembre 1919.

La Révolution en Allemagne est elle aussi ridiculisée, à tort, car elle aurait pu neutraliser le désir de revanche d'Outre-Rhin : « Le Boche vient de s'offrir une révolutionnette<sup>274</sup> ». Les mille cinq cent mètres de la bobine de propagande du film *Weltdrama*, dont la diffusion est obligatoire en Allemagne avant tout autre programme, sont faits pour souffler la haine et faire naître la pitié, devant les injustices du traité de Versailles, par des graphiques ingénieux et des images prises avec goût, caractéristiques du cinéma allemand.

La page en langue anglaise, destinée à la clientèle de luxe, en cible les évolutions et les nouveaux réseaux. La Comtesse Xavier d'Abzac, une authentique aristocrate, donne aux néophytes, « ennoblis du Train bleu » qui doivent faire leurs preuves en une nuit de wagon-lit, un mode d'emploi de titres fraîchement acquis : « Nice est le port d'attache des petites couronnes. Elle les accueille, les protège. La Riviera a besoin de blasons pour maintenir son prestige<sup>275</sup> ». La comtesse conseille à son interlocuteur de préférer le titre de vicomte, discret et passe-partout ; ainsi séduira-t-il « une petite femme sans histoire pour laquelle il sera le grand béguin dont rêvent les dactylos, ce qui lui voilera les quelques années de trop qui le sépare de la jeunesse de Don Juan<sup>276</sup> ».

Jules Marchand et son équipe se montrent particulièrement xénophobes, réactivant chez les lecteurs les rejets manifestés avant-guerre. Les jeunes soldats *yankees* qui ont touché en 1917 sous leurs feutres gris le sol français au cri de « La Fayette nous voilà ! » n'y échappent pas. Sollicités par les voyous de la Vieille Ville, ils leur jettent des cigarettes pour s'en débarrasser. Un ordre de Marseille devrait leur défendre de côtoyer ce sale monde de mèteques :

[...] ces clients de péripatéticiennes, à mentalité de bolchevistes, d'embusqués et de fumeurs d'opium, de cocaïnomanes et de marlous où l'enfant, le duc et le comte du Pape côtoient le chauffeur sans place, le groom du Palace et l'avocaillon sans cause. Sur le haut du pavé, ce monde douteux jacasse, pérore, fait des grâces aux thés sélects, baise la main des femmes, grandes dames et simples grues, danse le tango et le fox-trott, boit du champagne à 45 francs la bouteille en traitant de poires ceux qui ont fait leur devoir pendant cette guerre ou s'intéressent au pathétique de l'époque<sup>277</sup>.

En discutant avec madame Solange, dame-pipi d'un hôtel, à propos d'une Anglaise partie en oubliant de donner un pourboire, Jules Marchand apprend que cette pseudo-lady est tout simplement marseillaise et prend des leçons d'accent anglais. Indignée par la maladresse d'un serveur lors d'un repas chic, elle a révélé son origine avec l'accent spontané de la Canebière : « Espèce de couillon, tu ne peux donc pas faire attention<sup>278</sup> ! ».

La Sûreté générale se préoccupe de nettoyer le sol français du bolchevisme dont beaucoup trop de Russes et de faux Russes le souillent, après avoir flirté d'une manière éhontée avec les anarchistes. Du fait des Américains et de certaines troupes coloniales, Nice accueille trop de Noirs et leurs rixes bruyantes alcoolisées. Un mari niçois n'a-t-il pas tué sa femme parce qu'elle avait fauté avec un nègre ? Cette « négromanie » reproductrice est telle que d'ici vingt ans la Côte d'Azur ne recrutera plus que des conscrits niçois de couleur. Quant à Joséphine

---

<sup>274</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 21 mars 1920.

<sup>275</sup> *Ibid.*, 5 janvier 1930.

<sup>276</sup> *Id.*

<sup>277</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 23 février 1919.

<sup>278</sup> *Ibid.*, 25 juin 1919.

Baker<sup>279</sup>, dont l'éditorialiste se garde de souligner le moelleux et la volupté de sa voix d'or, il prétend que : « dans un mois tout le monde aura oublié la défunte dictature d'une négresse échouée à Paris un jour par hasard<sup>280</sup> ». Pourtant, elle fait ses adieux seulement le 12 février 1928 :

Elle nous quitte pour aller en Bochie, à Berlin, chargée peut-être par le quai d'Orsay d'une mission de rapprochement dans l'esprit de Locarno. L'autre soir, pour ses adieux, elle a chanté et dansé avec un entrain diabolique. On l'applaudit avec passion, de plus en plus fort, et jusqu'à la fin, et, tout à coup, des gens du meilleur monde se mirent à la siffler, sous prétexte qu'elle vendait à des enchères trop élevées dix exemplaires sur Japon du beau programme que Jean Dunand<sup>281</sup> avait dessiné pour la soirée<sup>282</sup>.

### 3. DÉPAYSEMENT ET OUBLI SUR LA BAIE DES ANGES

Il faut suivre le mouvement de hausse des prix, et l'inflation ; la revue passe à 65 centimes – augmentation due à la hausse de la main d'œuvre, précise le directeur –, puis à 75 centimes, à un franc. En juillet 1920 elle vaut deux francs, le papier a perdu son brillant. Plus coquet, le numéro d'avril 1928 vaut cinq francs. La rédaction se déplace rue Gioffredo, au loyer moins coûteux, puis rue Longchamp. L'été, Jules Marchand fait paraître à Deauville, la station chic lancée par le Duc de Morny en 1865, une collection sœur non moins prestigieuse, *Sur la Riviera normande*, où s'ajoutent des signatures spécifiquement normandes, vivantes ou posthumes, Jean Lorrain, Maurice Maeterlinck, davantage de publicité parisienne avec de jolies pleines pages, en particulier pour les automobiles Citroën, Renault, et le matériel de voyage de luxe comme Hermès, les parfums, ainsi que les hôtels. Jules Marchand publie des petits romans, comme *Lolette*, œuvre exquise où se révèle toute sa tendresse ironique pour sa femme, pour lequel ses amis le félicitent et dont la diffusion est assez confidentielle. Les « Croquetons de Paris », la rubrique « Jasons » ou « Si le cinéma se met enfin à causer », critiquent le parlant, ruine du cinéma muet, « lieu de méditation idéal, qui contentait tout le monde<sup>283</sup>... ». Ces chroniques analysent spectacles et expositions de la capitale, dont la domination culturelle paraît difficile à concurrencer, même par les « Choses de Cannes ». La Riviera ne vit pas par elle-même, elle n'est qu'une projection de Paris, incarnant la force centrifuge de la culture parisienne. On n'aime bien qu'à Paris, assurait quelqu'un. Pourtant romanciers, auteurs dramatiques et cinématographiques, situent volontiers une action tendre sous le ciel de la Côte d'Azur. Aime-t-on plus sur la Riviera ou moins qu'ailleurs ? Si vous

---

<sup>279</sup> Joséphine Baker (née Joséphine Mac Donald à Saint Louis au Missouri) (1906-1975), afro-américaine et amérindienne, épouse en 1921 et en second mariage Willie Baker, puis après des débuts à New York, suit Caroline Dudley en France, où celle-ci monte la *Revue nègre*. Le 2 octobre 1925, son pagne de bananes fait sensation et ses numéros de fausse sauvageonne, où se mêlent cubisme, art nègre, jazz atteignent une apogée avec la chanson *J'ai deux amours* (1931). Peut-être bisexuelle, intelligente et patriote, elle participe pendant la guerre au contre-espionnage et se fait connaître par l'adoption de sa « tribu arc-en-ciel ». Cf. Michèle Barbier, *Tumpie, dite Joséphine Baker*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton, 2005.

<sup>280</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 12 février 1928.

<sup>281</sup> Jean Dunand (1877-1997), d'origine suisse, naturalisé en 1922, fécond créateur d'art-déco, connu pour ses laques et ses objets d'intérieur, séjourne beaucoup sur la Côte. Cf. Félix Marcihac, *Jean Dunand, Vie et œuvres*, Paris, Éditions de l'Amateur, 1991.

<sup>282</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 12 février 1928.

<sup>283</sup> *Ibid.*, 2 février 1928.

aviez à vivre une aimable aventure, souhaiteriez-vous pour cadre la Méditerranée et ses atours ?

Eh bien, ce qui attire les contemporains, c'est ce « baquet de bleu de blanchisseuse » qu'est la radieuse Baie des Anges. Gagnons, en quelques brasses de crawl, le radeau de l'établissement de bains. Trouvons une petite place d'où nous pourrions contempler la plage, entre la Jetée Promenade et le Pont Magnan. Nous voici devant un horizon d'anatomies dénudées, d'épidermes cuits au grill-room des ultra-violets et de petites dames en pyjamas bariolés, la nouveauté du cru. La plage de Nice, évidemment, est une plage de galets, comme celle de Dieppe et de bien d'autres *watering places* renommées, mais qu'importe ? Une couverture de laine habilement interposée entre le sol et les reins, un fauteuil transatlantique installé au bord de l'eau, et l'on oublie totalement que le sol n'est point en sable d'or passé au tamis. Des établissements de bains, pourvus de tout le confort moderne, jalonnent agréablement le parcours, entre Magnan et la Réserve. La Grande Bleue, Chez Nous, le Lido, le Ruhl et les Flots bleus offrent aux candidats Peaux Rouges, voire à ceux et celles qui viennent demander au soleil de transformer leurs épaules et leurs cuisses en tranches de pain d'épices, le raffinement pratique de leurs installations. La publicité adopte la saison d'été, avec l'huile solidifiée Coty, qui brunit la peau et préserve des coups de soleil. Quand à la lourdeur ensoleillée du jour succède la divine fraîcheur, la courbe de la Promenade se peuple de blancheurs dévêtues. Les girandoles s'allument et de larges souffles de bien-être et d'existence heureuse traînent dans cet inoubliable paysage. Nice est le plus beau pays du monde. De tous les points du globe, les assoiffés d'azur accourent vers la douceur inconnue de son ciel. Cannes reçoit la fine fleur parisienne. Juan-les-Pins n'est qu'élégantes chansons et discrètes réunions politiques. Monte-Carlo Beach fait le tour des célébrités mondiales. Jadis les gens chics se seraient sentis déshonorés s'ils avaient pris leurs vacances estivales autre part qu'à Deauville ou au Touquet. Maintenant l'itinéraire qui mène à la mer indigo est celui qu'étudient les chauffeurs des 30 CV-8 cylindres. On a assez gelé, on s'est trempé de pluie sur les bords frigorifiques de la Manche et de l'océan. Cette clientèle inattendue, il faut faire tous les efforts pour la retenir, lancer à son intention, des fêtes dignes d'elle. Nice, la ville trop vite grandie avant la guerre, ses municipalités dépassées par les progrès techniques et l'appétit des investisseurs plus préoccupés du rendement de leurs capitaux que de l'intérêt général pourra-t-elle rester l'oasis de beauté que l'on a connue ? Une rubrique locale, « Au coin du bois sacré », fustige l'incurie générale et l'insuffisance de l'accueil de ce nouveau tourisme assoiffé de confort et de modernisme :

Nice est la ville assassinée. Quand il pleut pendant deux jours le service des eaux ne fonctionne plus. Les pannes d'électricité sont plus fréquentes que les réclamations du fisc. Le gaz fourni par la compagnie est non seulement insuffisant, mais encore d'une telle qualité qu'il rend inutilisables en peu de temps les appareils de chauffage ou de bains. Nous pouvons citer des quartiers neufs où les différentes municipalités qui ont régné à Nice ont tout prévu sauf les bouches d'incendie. La police, malgré tout son dévouement est notoirement insuffisante pour surveiller des quartiers tels le Mont Boron ou Fabron, où deux gardes champêtres sont affectés à la garde de quelques centaines de villas. On pousse des hurlements indignés quand un journal étranger signale ces tares<sup>284</sup>.

C'est que se développe à l'ouest une dangereuse rivale, Cannes, capable de lutter contre les fêtes de Nice dans le but de monopoliser les hivernants. Nice lance sa tradition des nuits d'été,

---

<sup>284</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 décembre 1928.

du Corso blanc. Sous une voûte de velours sombre éclaboussée d'étoiles, c'est ressusciter l'une des plus jolies traditions de nos ancêtres.

Hélas Nice regorge de mendiants, insolente présence, remords vivant pour les nantis :

Ils arrivent dans cette ville aux premiers mois d'hiver, y passent confortablement la saison et s'en retournent dans leur pays, l'Italie ou l'Espagne généralement, avec les gains qu'ils ont réalisés. À côté des chanteurs ambulants ou joueurs d'orgue, qui ne lâchent la place que lorsqu'ils ont obtenu une certaine somme, il y a les éclopés qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus insupportables. Ils promènent leurs loques et leurs infirmités sous le soleil de la Promenade des Anglais, au moment de la plus grande affluence d'hivernants. Les uns exhibent un bras incomplet ou une jambe atteinte d'ulcération ; d'autres, culs-de-jatte, placés sur deux planches que soutiennent quatre roues, se traînent péniblement à l'aide de deux morceaux de bois ; il y a encore des hydrocéphales reposant idiotement dans de petits chariots que leurs exploiters poussent à la main. Toute cette lamentable humanité regagne, au coucher du soleil, les roulottes remisées dans le quartier de Riquier, où l'on partage les sommes recueillies dans la journée. Il est regrettable d'encourager cette mendicité professionnelle, et l'on s'étonne que la municipalité niçoise tolère d'aussi scandaleuses exhibitions<sup>285</sup>.

Les problèmes intérieurs du pays et son actualité sont traités avec ironie et détachement, un objet de divertissement en somme. Ce n'est pas le domaine d'expertise d'une revue joyeuse qui n'a pas besoin d'étaler son impartialité. Les préoccupations politiques, dont la Côte a suffisamment, même trop, de spécialistes, s'oublie au soleil. Marchand fustige leurs retournements intéressés lors des changements de ministère : « Restait encore un journal de gauche. Le mercredi il était antiministériel et vomissait feu et flammes contre monsieur Poincaré. Le jeudi le directeur, le rédacteur en chef et le leader politique découvraient en monsieur Poincaré un tas de vertus insoupçonnées et une valeur au dessus de tout éloge<sup>286</sup> ». La mort par suicide du jeune Philippe, fils de Léon, petit-fils d'Alphonse Daudet, adolescent sensible et doué, est l'objet, le 16 décembre 1923, d'un éditorial qui embrasse à la fois la vie politique de ces années de doute, la montée de l'individualisme, et l'éducation des enfants. Petit frère de Baudelaire et d'Arthur Rimbaud, le jeune Daudet s'exclame, dans un poème en prose publié le 19 novembre par le *Libertaire* : « Personne ne comprendra pourquoi je suis parti, personne ne devinera les sentiments qui m'ont poussé. Deux jours encore et tel l'oiseau à son premier vol, je partirai pour les rives lointaines, les sentiments nouveaux et l'aventure<sup>287</sup> ».

Le choix en 1925, puis en 1926, du ministre Joseph Caillaux (1863-1944), un homme de gouvernement à poigne qui a promis de défendre la bourgeoisie dont il est issu, venu au Congrès de Nice en automne 1925, peut surprendre, car il refuse l'impôt sur le capital. D'autre part le clergé « tout entier marche pour lui comme un seul homme et l'archevêque de Paris n'est pas le dernier à le soutenir. C'est que monsieur Caillaux a déclaré qu'il n'entendait pas persécuter les catholiques<sup>288</sup> ».

Les hommes politiques se montrent beaucoup sous les palmiers. Ils se pourvoient en villas et propriétés sur la Riviera, du Cap d'Antibes au Cap d'Ail, une sorte de curée qui en fait les successeurs des têtes couronnées, nouvelle élite dont l'intimité passionne les curieux.

---

<sup>285</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 avril 1928.

<sup>286</sup> *Ibid.*, 7 décembre 1930.

<sup>287</sup> *Ibid.*, 16 décembre 1923.

<sup>288</sup> *Ibid.*, 11 avril 1929.



La classe moyenne, elle, n'a pas d'existence mondaine et se contente d'imiter, de très loin, les puissants. Elle enfle au gré des ministères. En 1936, avec le Front populaire, la France devient le « Pays des Chômeurs », plus nombreux et mieux payés.

#### 4. RIVIERA D'ANTAN, NOSTALGIES

Les nostalgies de la Riviera d'Antan paraissent en feuilleton sous la plume de « Lord Pilgrim », pseudonyme évocateur des pèlerinages et voyages romantiques en Méditerranée, dont la Riviera est devenue, plus que la Grèce ou Constantinople, une destination obligée. Est-ce un surnom de Gérard de Nerval ou d'Arsène Houssaye ? Le premier a écrit sous ce pseudonyme qu'entre 1848 et 1850. Le second (1814-1896) est mort le 28 février 1896, à Paris, ce qui rend vraisemblable un voyage à Nice vers ces dates. La revue reprend des articles des années 1896-1898, avec les croquis qui les illustrent, sous le titre de « Vieux papiers, vieilles saisons », pastiche des chroniques du *Temps*, « Vieilles maisons, vieux papiers » que publie depuis 1900 l'historien G. Lenôtre, et décrit le carnaval : « C'est un art spécial, très spécial même, que celui de la conception et de la construction de nos chars du Carnaval. Pour satisfaire tout le monde il faut que l'on n'y casse rien et que l'on fasse un peu bête. Alors tout le monde comprend, même les Iroquois et les Patagons, si nombreux chez nous cette année<sup>289</sup> ! ».

Lord Pilgrim est parfois remplacé par « Un vieux Niçois », intervention bien intéressante car rare. La revue ne donne pratiquement jamais la parole à un personnage du cru. Le « Vieux Niçois » cherche les origines locales de la fête. Sa signification lui paraît libératrice des tensions sociales larvées entre le peuple des « gros » et celui des « maigres », loin d'un exotisme importé parfois ridicule :

Notre Carnaval était italien. Il continuait ainsi la tradition latine des Saturnales. Après avoir été le répit dans la servitude de l'esclave et la détente dans le travail du peuple, il était le délassement dans la vertu bourgeoise. À Nice, les nobles qui sortaient masqués avaient toute l'année une liberté d'allure dont le peuple ne pouvait jouir que pendant le carnaval<sup>290</sup>.

Carnaval XXIV, dont Lord Pilgrim note avec amusement le numéro d'ordre, qui fait bien de lui un souverain, prend les traits d'un toréador qui demande l'autorisation de tuer le taureau ; mais, dans le cortège, aucun taureau ! Quelle incohérence !

Ce qu'il y avait à mon avis de plus amusant, de plus carnavalesque, c'était ces centaines de joyeux déguisés qui entouraient le cortège, et dansaient au bruit de nombreuses musiques. On sentait que ces gens-là s'amusaient pour s'amuser. Sous la profusion des lumières, les défroques étaient du plus heureux effet et réjouissaient l'œil des nombreux spectateurs. Beaucoup d'ordre, d'ailleurs ; une discipline acceptée régentait toute cette folie, où l'on ne rencontrait ni pochards, ni masques inconvenants... ceci est tout à la louange des organisateurs et du peuple de Nice<sup>291</sup>.

Lord Pilgrim fut le témoin du temps des altesses. Il relate l'arrivée de la princesse Béatrice de Battenberg, qui avec ses enfants et ses malles se dirigeait vers la villa Liserb. Elle précédait de peu son auguste mère, Sa Majesté la Reine Victoria, pas encore établie dans l'hôtel Regina,

---

<sup>289</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 29 février 1920.

<sup>290</sup> *Ibid.*, 25 avril 1920.

<sup>291</sup> *Ibid.*, 11 avril 1920.

alors en construction, qui les abritera plus tard à Cimiez, elle et son escorte. C'était aussi le temps du séjour hivernal, discrètement autorisé par une république bon enfant, de l'impératrice Eugénie dans sa villa Cynos au cap Martin, et des visites qu'elle recevait de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, toutes deux adeptes d'une sportivité mince frisant l'anorexie qui gagnera le sexe féminin après la guerre. Aristocrate habitué de la Principauté, Lord Pilgrim évoque les compétitions de tir aux pigeons vivants à Monte-Carlo – compétitions interdites en France –, l'appétit gargantuesque de Léon Gambetta, les paris d'Edwin Producers, beau-père du baron Jean Roissard de Bellet, épris de vitesse, sur la durée des trajets en voiture de Nice au Casino de Monte-Carlo :

Au cours d'une soirée je parlais dans un coin de la nouvelle industrie, l'automobilisme, tous les jours plus propice, avec Messieurs Gautier, l'éminent sportman, et Gassin. Après Paris et Londres, Nice est aujourd'hui conquise par ce nouveau sport. Journallement cinq voitures y circulent, avec l'autorisation de la municipalité : les voitures de monsieur Vindry, Lauaillé, Tricoteau, Albert Gautier, et celle de madame d'Hasti, artiste lyrique. On dit même qu'une sixième voiture est en instance d'autorisation, à la mairie, mais ce sera une voiture numérotée, qu'on trouvera à la station, et qu'on pourra prendre à la course ou à l'heure<sup>292</sup>.

Il rappelle les trajets vers l'hippodrome de janvier 1896. Pas un nuage dans le ciel d'azur. L'automobile était alors vraiment entrée dans les mœurs tant étaient nombreuses celles qui se suivaient sur le bord de mer.

Autre personnage très présent dans ces nostalgies, Jean Lorrain<sup>293</sup>, dont Jules Marchand publie quelques lettres à Oscar Méténier<sup>294</sup>, l'un de ses amis, dans un temps où l'homosexualité de l'écrivain ne craint plus d'être dissimulée. Jean Lorrain se plaint de sa santé, de ses besoins d'argent, de ses ruses auprès des éditeurs pour être publié, raconte sa vie à Fécamp, et explique sa paresse devant l'amour physique avec une femme : « Personne ne m'a aimé, ni femme du monde, ni filles, ni bourgeoises... Je suis né fatigué et de cette fatigue provient l'horreur de l'amour physique et les curiosités étranges, tout le malsain d'une nature qui n'éprouve qu'à travers les sensations des autres, trop lasse pour tirer d'elle-même n'importe quelle impression possible<sup>295</sup> ».

Une exception à cette indifférence féminine, sa mère très aimée. La fragilité de cet enfant gâté apparaît dans la relation qu'il entretient avec son cadre de vie, avec le compagnon du moment vis-à-vis duquel il aime à se sentir supérieur, le sentiment de sécurité, qu'il aime avoir, toujours coquet, dans un habit qui le déguise et le protège.

---

<sup>292</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 19 décembre 1920.

<sup>293</sup> Jean Lorrain (Paul Duval, né à Fécamp, en 1855, et décédé à Paris, en 1906), polygraphe homosexuel, décadent comme ses amis poètes et artistes, vient vivre avec sa mère une partie de l'année à Nice à compter de 1900, villa Bounin, puis place Cassini. Ses mœurs, ses articles dans *Pall Mall*, son élégance, son antiféminisme grinçant, sa critique truculente du carnaval, son dreyfusisme affiché choquent les bien-pensants et lui valent calembours, chantage, procès, duels. Cf. Christophe Cima, *Vie et œuvre de Jean Lorrain, ou chronique d'une guerre des sexes à la Belle Époque*, Cannes, Alandis Éditions, 2010.

<sup>294</sup> Oscar Méténier (1859-1913) entre dans la police et se passionne pour les bas-fonds, écrivant des nouvelles naturalistes et graveleuses et utilisant l'argot. Il achète et dirige le théâtre du Grand Guignol. Son principal succès est *Mademoiselle Fifi*, comédie enlevée et déshabillée, d'abord interdite, dont les textes sont du sulfureux Laurent Tailhade. Cf. Evangelhia Stead, *Le monstre, le singe et le fœtus : tératologie et décadence dans l'Europe fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2004.

<sup>295</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 19 décembre 1920.

Je suis effaré, apeuré à la pensée de quitter ce trou sinistre entre deux falaises sales emprisonnées par une mer d'encre, une mer que la haute neige des côtes fait couleur de suie et de remords... Hier j'ai été vendre un cheval à Godeville par un mètre de neige sur les routes et dans un costume ! La blouse bleue, la casquette en velours vert, les bottes et la peau de bique ! J'ai eu un succès de maquignon. J'avais emmené avec moi un matelot blond que j'appelle Ophélius et qui ne me quitte plus, il lui manque deux dents et il est couvert de tâches de rousseur, mais avec cela il ressemble à la Primavera du Botticelli, un Léonard de Vinci tombé dans du cidre et d'une bêtise miraculeuse<sup>296</sup>.

Jules Marchand, collectionneur de livres et d'albums précieux possède un classeur témoin du « Jeu des confidences », « piège éternellement tendu aux visiteurs », et dont il publie un extrait le 10 février 1924. Le 3 janvier 1890, Pierre Loti y répond avec la légèreté que l'on apporte à ce genre<sup>297</sup>. On n'aime guère se livrer et pourtant par ses réticences mêmes on se découvre autant que dans une correspondance. Le goût de l'exotisme, la sensibilité du marin, sa pudeur, son rejet des questions de morale qu'il considère comme stupides et rococo, témoignent malgré sa réserve de sa personnalité originale. Fleurs, parfums, animaux, pays préférés, évoquent l'Inde, les îles du Pacifique, l'Arabie. Son idéal du bonheur terrestre est bien celui de la trentaine triomphante qu'il a alors : être beau, jeune et fort.

## 5. LES ENQUÊTES : SCANDALE ET INDISCRÉTIONS

La grande spécialité de *Sur la Riviera*, peut-être l'un des secrets de sa longévité, sa nouveauté en quelque sorte, ce sont les enquêtes, amusantes par les thèmes autant que par les réponses non anonymes et sélectionnées par la rédaction, que font les personnes sollicitées, des notabilités des lettres, de la politique, ou du milieu mondain. Réseaux sociaux des années 1930, sans se cacher, les plus sincères y donnent leur avis sur des faits de société ou répondent à des questions personnelles.

Ainsi, au mois de décembre 1924 et janvier 1925 est lancée une enquête qui se veut scandaleuse : « Que pensez-vous de l'étalage de l'homosexualité dans la vie mondaine et dans la littérature<sup>298</sup> ». On peut presque classer les réponses des personnalités interrogées en raison de leur âge et de leur notoriété et nous retiendrons les plus intéressantes. Si le ton général de la revue est discrètement bienveillant envers l'homosexualité, qui paraît être entrée dans les mœurs, il est extrêmement défavorable aux femmes, qu'elles soient jeunes, vieilles, mondaines ou grues, lesbiennes ou épouses.

Laissons la parole à Rachilde<sup>299</sup>, épouse d'Alfred Valette, éditeur du *Mercure de France* et de Francis Carco<sup>300</sup>, dont elle recommanda à son mari le manuscrit, *Jésus La Caille*, dévoré

<sup>296</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 19 décembre 1920.

<sup>297</sup> Julien Viaud, dit Pierre Loti (1850-1923), officier de marine, nourrit ses romans de souvenirs personnels. Il entre à l'Académie française en 1891 et participe à la guerre. Cf. Alain Buisine, *Pierre Loti : l'écrivain et son double*, Paris, Tallandier, 1998.

<sup>298</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 8 janvier 1920.

<sup>299</sup> Rachilde, née Marguerite Eymery (1860-1953), rencontre le succès avec la publication en 1884 de *Monsieur Vénus*, qui est suivi de nombreux ouvrages. Elle épouse civilement Alfred Valette, le patron du *Mercure de France*, fréquente Jean Lorrain, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Liane de Pougy, Nathalie Clifford Barney, mais aussi Verlaine, Alfred Jarry, et soutient tout ce qu'elle peut trouver de sulfureux dans le monde littéraire et artistique, comme l'ambiguïté de Colette. Benoît Pivert, « Madame Rachilde, homme de lettres et reine des décadents », dans *Revue d'art et de littérature, musique*, janvier 2006.

<sup>300</sup> Francis Carcopino, dit Francis Carco (1886-1958), reste marqué par ses premières années à Nouméa où son père est fonctionnaire. Il séjourne assez souvent à Nice chez sa grand-mère, où il est élève du Lycée Masséna, et

en une nuit. Auteure de trois romans à scandale, *Monsieur Vénus*, *L'heure sexuelle* et *Hors nature*, elle s'exclame :

Je ne sais rien déguiser, mais il vous faut songer à ceci : c'est que la neige de mes cheveux sur mes fameux yeux verts, tout en adoucissant leurs lueurs infernales, me permet aussi le calme du regard philosophique... Toutes les fois que l'humanité sera dépouillée de son manteau protocolaire, on s'apercevra de sa profonde amoralité... On peut se risquer à concevoir une société nouvelle sans aucune espèce de morale<sup>301</sup>.

Deux obstacles s'opposent à la généralisation de cette forme d'amour libre, l'éducation et la crainte du scandale :

L'homosexualité est un accord tacite entre presque tous les jeunes hommes d'un milieu social élevé effrayés par les responsabilités et leur incompréhension de la jeune femme moderne. Le jeune homme ne comprend jamais la femme, sensuellement... Entre deux hommes très jeunes, la compréhension de la volupté est identique. Du jeune homme à la femme, elle est toujours nulle... Ce qui fait le principal charme de la femelle, c'est la pudeur, autrement dit en style de... naturaliste, la résistance... Les jeunes filles sont en train de devenir des garçons manqués, cheveux courts, cigarettes, propos en l'air et sports de tous les genres. Il en résulte le chacun chez soi, ou l'homosexualité chez la femme<sup>302</sup>.

Les jeunes filles émancipées, garçonnées aux cheveux courts, sont une cible facile pour les personnes plus âgées qui détestent des audaces qu'elles ne peuvent partager. Rachilde cite Alfred de Vigny dans la *Colère de Samson*, exclamation indignée proférée un soir qu'il avait été trompé à Lesbos par Marie Dorval avant qu'elle ne le trompât à Cythère avec Alexandre Dumas :

Bientôt, se retirant dans un hideux royaume  
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome  
Et, se jetant l'un l'autre un regard irrité,  
Les deux sexes mourront chacun de son côté<sup>303</sup>.

Avec ses soixante-quatorze ans, la comtesse Iza de Comminges, un peu virile, porte sur un travers devenu banal un regard objectif qu'anime le recul de l'âge sur l'évolution des mœurs : « C'est le public qui a tort. De tout temps en tout lieu, l'homosexualité a toujours existé... La S.D.N. devrait l'encourager par tous les moyens car alors il n'y aurait plus de guerres<sup>304</sup> ».

La réponse de Madame Gyp est éloquente dans sa brièveté<sup>305</sup> : « Nous avons fait cliquer l'opinion de la spirituelle femme de lettres, regrettant de ne pouvoir, vu la cherté de la vie, faire imprimer en caractères d'or fin cette énergique appréciation<sup>306</sup> ».

rencontre à Paris les jeunes poètes de l'École fantaisiste. Après quelques années de bohème, il publie grâce à l'appui de Rachilde le roman *Jésus-la-Caille* et bien d'autres œuvres. Cf. Jean-Jacques Bedu, *Francis Carco au cœur de la Bohème*, Monaco, Éd. du Rocher, 2001.

<sup>301</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 28 décembre 1924.

<sup>302</sup> *Id.*

<sup>303</sup> *Id.*

<sup>304</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 janvier 1925.

<sup>305</sup> Gyp, de son vrai nom Gabrielle Riquetti de Mirabeau, comtesse de Martel (1849-1932), élevée dans une famille légitimiste, installée à Neuilly, publie de nombreux romans marqués par un nationalisme et un

En effet la célèbre septuagénaire égratigne la page en un graffiti vengeur : « ça m'dégoûte ! ». On peut rapprocher son opinion de celles de femmes moins notoires mais tout aussi indignées, Madeleine de Swarte, « nègre » et secrétaire de Willy, auteur de « Mady écolière », alors âgée de soixante-cinq ans : « C'est une tare et elle a pour cause une raison cérébrale : l'homosexuel est un être anormal. Elle sévit particulièrement chez les intellectuels. Pouah pouah pouah ! » ou de Gabrielle Réval<sup>307</sup>, écrivain de cinquante-cinq ans : « Ce que je pense de ce vice ou de cette maladie, que c'est écoeurant<sup>308</sup> ».

Camille Pert<sup>309</sup>, romancière de bientôt soixante ans, s'est beaucoup intéressée dans ses travaux à la femme moderne, à sa vie entre amours, mariage, travail, divorce et remariage ; elle est sévère pour ses consœurs plus jeunes :

Devant le physique et le moral de la femme actuelle, on se demande vraiment comment les hommes l'aimeraient, aussi bien au point de vue sentimental que passionnel. Sa sécheresse, l'égoïsme de son caractère comme les lignes grêles et asexuées de son corps en font un être indécis, sans rôle possible dans l'affection, l'amour ni même le plaisir<sup>310</sup>.

Myriam Harry<sup>311</sup>, personnalité des plus originales, puisque née à Jérusalem, élevée à Berlin, devenue journaliste et écrivain en France, est choisie par un jury de femmes le 28 janvier 1904 pour faire pièce au Goncourt masculin comme titulaire du premier prix Femina. « Je n'en pense rien, car ici sur les bords candides de ma Seine, j'ignorais cet étalage<sup>312</sup> », répond-elle ingénument. Tolérante par son éducation et ses voyages, elle s'interroge un peu plus tard : « J'ai beaucoup voyagé : la morale établie change avec les climats. Ce qui est moral ici est immoral plus loin. Savons-nous seulement ce qui est le bien, ce qui est le mal<sup>313</sup> ? ».

Polaire<sup>314</sup>, célèbre chanteuse et actrice de la Belle Époque, la cinquantaine elle aussi préfère employer le terme « nièce » qu'elle trouve plus sympathique que celui de « tante » plus usité : « Comme tous les étalages, c'est une très bonne publicité commerciale ».

antisémitisme excessifs et tient un salon très couru. Cf. Olivier de Brabois, *Gyp, comtesse de Mirabeau-Martel, 1849-1932*, Paris, Publibook, 2003.

<sup>306</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 janvier 1925.

<sup>307</sup> Gabrielle Logerot, dite Gabrielle Réval (1870-1938), entre à l'École Normale de Sèvres en 1890 et passe le concours d'agrégation en 1893. Elle écrit de nombreux articles et romans, dont en 1900 *Les Sévriennes*, et participe aux premiers jurys du prix de la Vie Heureuse, ancêtre du prix Femina. Elle est l'épouse de Fernand Fleuret. Cf. Emilio Sciarrino, « Femmes écrivains à la Belle Époque », dans *Acta Fabula*, 25/04/2011.

<sup>308</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 janvier 1925.

<sup>309</sup> Camille Pert, sous le pseudonyme d'Hortense Rougeul (1865-1952), écrit des romans populaires sur la condition féminine, qu'elle étudie à travers des destins qui ne bousculent guère les conventions. Cf. Han Ryner, *Le massacre des Amazones : étude critique sur deux cents bas-bleus contemporains*, Paris, Chamuel Éditeur, [1899].

<sup>310</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 janvier 1925.

<sup>311</sup> Myriam Harry (1869-1958), voyageuse à la vie libre et originale, s'inscrit dans une relative objectivité. Cf. Cécile Chombard Gaudin, *Une orientale à Paris. Voyages littéraires de Myriam Harry*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.

<sup>312</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 28 décembre 1924.

<sup>313</sup> *Ibid.*, 28 décembre 1924.

<sup>314</sup> Elie Bouchaud, dite Polaire (1874-1939), Cf. Polaire, *Polaire par elle-même*, Paris, Éditions Eugène Figuière, 1933.

Clara Tambour<sup>315</sup>, actrice de théâtre et de cinéma, semble avec ses trente-trois ans plus indulgente :

Ce n'est pas que je m'indigne le moins du monde de cette perversion très parisienne, après avoir été très boche, de l'attirance sexuelle. Chacun prend son plaisir où il le trouve et l'on pourrait seulement reprocher à ces messieurs de trouver le leur dans un endroit inattendu... une seule considération pourrait peut-être plaider en leur faveur, c'est qu'ils sont vraiment d'une courtoisie et d'une prévenance extrêmes avec les femmes<sup>316</sup>.

La réponse de Mireille Havet<sup>317</sup>, habituée de Villefranche où elle séjourne souvent entre 1920 et 1927, montre qu'elle redoute les critiques qui pourraient porter sur son habillement, souvent masculin et se sent mal dans sa peau dans une sexualité ambiguë ; elle cite Miss N.B. probablement Nathalie Clifford-Barney, alors âgée de 51 ans, qui ne se vêt que de vraies robes et n'a jamais coupé son opulente chevelure :

Il y a des femmes à qui le flou, les bras et le cou nu ne vont pas. Ce n'est pas un étalage d'homosexualité ! Pas plus que les cheveux courts. C'est une évolution, une mode. Les vrais invertis ne le montrent pas. Ils n'en sont pas plus fiers qu'un boiteux qui boîte. C'est tout de même une infirmité et s'ils le montrent, c'est pour faire contre mauvaise fortune bon cœur. La guerre a ôté bien des masques et nous sommes devenus plus durs et plus indifférents<sup>318</sup>.

Dans le même ordre d'idées, l'innocence de la jeune fille semble nuisible, ainsi en avril 1925 à la question : « Une jeune fille peut-elle tout voir », les réponses sont désabusées et ironiques : « Oui, pour l'anatomie... Il vaut mieux qu'elle soit prévenue<sup>319</sup> ».

Lorsque la femme vieillit, adepte du jeu ou en quête d'un gigolo, elle n'a plus aucun charme. Charles de Richter, dans « Dames de jeu et d'amour » ou « My Lady ou la vieille garde ne se rend pas », considère qu'elle évite Nice. « Elle doit craindre d'y rencontrer Jean Lorrain, qui écrivit un jour en la prévoyant : « Mais on ne ferme donc pas les cimetières à Nice, la nuit, que l'on rencontre tous leurs occupants à l'Opéra ! [...] Quand vint-elle sur la Côte d'Azur ? Mystère. Il y a si longtemps en tout cas qu'elle semble faire partie du décor. On l'a toujours vue là, ne manquant pas un gala de l'Hôtel de Paris, et conservant une éternelle santé en se mettant chaque soir au tapis. Au tapis vert bien entendu<sup>320</sup> ».

En effet, comment expliquer l'attrait du jeu sur ces adeptes vieillissantes ? Maurice Prax s'en charge<sup>321</sup> :

Un casino, c'est la poésie pure, c'est le rêve, c'est l'insaisissable, c'est mouvant comme la mer sans que ça bouge... C'est profond comme l'Océan, même si ça a moins de cave. C'est infini. Ceux qui hantent jour et nuit les salles de jeux sont des poètes. Ils ne voient dans la vie que de petits bouts de carton aux coins dorés. Ils dédaignent le passé, le présent et le futur, à condition qu'un tapis vert s'étende sous leurs yeux mi-clos. [...] C'est une maison de retraite pour les vieilles dames qui ont

<sup>315</sup> Clara Tambour (1891-1982). Cf. Bertrand Dicale, *Les Miscellanées de la chanson française*, Paris, Éditions Fetjaine, 2009.

<sup>316</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 28 décembre 1924.

<sup>317</sup> Mireille Havet (1898-1932) est connue pour les amitiés et passions féminines que révèle son journal (1918-1927) publié en 2008.

<sup>318</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 avril 1925.

<sup>319</sup> *Id.*

<sup>320</sup> *Id.*

<sup>321</sup> Maurice Prax (1881-1962), issu d'une famille d'officiers, grand voyageur, est connu pour ses spirituelles chroniques, dont *Sur les bords de la Riviera*, Paris, Éditions Montaigne, 1932.

fini de mûrir. C'est l'Hospice, c'est la Providence. Muettes, extatiques, hiératiques et apaisées, momies historiques voire préhistoriques elles coulent au casino, entre la Boule et le Concert classique, des jours éternels, tranquilles et funèbres<sup>322</sup>.

Francis Carco, ami de Jules Marchand, à la jeunesse étudiante en partie niçoise, excelle dans ces descriptions de milieux libidineux et flétris. Ainsi « une fort alerte sexagénaire rehaussée d'aquarelle, aux yeux pesants comme des huîtres » attire-t-elle son attention : « Je connaissais un bar, avant la guerre, où ne fréquentaient que les pires voyous de cette ville dont le haut et le bas sont plus corrompus qu'un dédale de rues chaudes... Cette ville, c'est Nice<sup>323</sup> ». Et Carco d'évoquer sa rencontre avec Jean Lorrain chez Vogade, le confiseur niçois, pendant le Carnaval. Carco avait alors dix-huit ans. Lorrain l'invita à se rendre chez lui le lendemain, et le rappela pour lui dire : « Tu me promets au moins de ne pas emporter les bibelots<sup>324</sup> ». Envisageait-il une tentative de séduction de l'adolescent ?

## 6. UNE FORME DE DÉGÉNÉRESCENCE DE LA FEMME ET DE L'ESPÈCE HUMAINE

Seule échappe à cette laideur physique et morale des femmes la sportive qu'incarne idéalement la tenniswoman Suzanne Lenglen à la gestuelle élégante et recherchée, au moment où la photographie permet de la saisir en instantanés. Suzanne Lenglen, impératrice de la raquette, est croquée, dans son envolée légère, par Robert de Cominck :

Un statuaire de mes amis revint de là tout chose. Il désespère maintenant de son art. Il voudrait la statue qui bouge et l'envolée rythmique de la femme jeune, souple, et forte, au renvoi de la balle. Il n'y parviendra d'ailleurs jamais. Car la pierre taillée c'est de la matière morte, et la belle fille au jeu qui fait vibrer c'est de la vie<sup>325</sup>.

Si les raids hippiques d'hiver engoncent les silhouettes dans les lourds équipements nécessaires, si les concours d'élégance automobile énumèrent avec bonheur les évolutions de la mode, si la silhouette de Virginie Hériot<sup>326</sup> se découpe à la proue de son beau voilier, le tennis et la danse élancent les corps sur un horizon d'azur qui les flatte.

Le contraste est grand entre cette liberté toute neuve et la danse indécente. La décision de M<sup>gr</sup> Dubois<sup>327</sup> de défendre aux catholiques les danses modernes est d'autant plus mal accueillie sur la Côte d'Azur que la région est particulièrement pieuse, ce qui s'est fait sentir lors des élections et de l'emprunt, stimulé par M<sup>gr</sup> Chapon. Mais c'est aussi une région de plaisir et de fête, dont le carnaval. On suggère de classer les danses entre les décentes et les

<sup>322</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 26 février 1928.

<sup>323</sup> *Ibid.*, 19 décembre 1920.

<sup>324</sup> *Id.*

<sup>325</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 22 février 1920.

<sup>326</sup> Virginie Hériot (1890-1932), passionnée de voile, reste pour les Cannois et la marine française la figure de proue d'un féminisme qu'elle incarne pour toujours à bord de son *Ailée*. *Virginie Hériot, la grande dame du yachting*, Archives de l'École navale, 2008.

<sup>327</sup> M<sup>gr</sup> Dubois (1856-1929), archevêque de Paris de 1920 à 1929, cardinal en 1916, s'oppose à l'Action française, fait partie des pourfendeurs des danses modernes et entre autres du tango, qui occasionne maladies, dégénérescence, tendance au lesbianisme, stérilité, alcoolisme, le tout étant le fruit d'un complot bolchevique. Dans le groupe on retrouve de nombreux humoristes. L'église a également frappé de l'interdit l'inoffensif fox-trott et le shimmy. Cf. Henri-Louis Odolin, *Le Cardinal Dubois*, Paris, Souvenirs, 1931.

indécentes, différence qui apparaît en fait simplement dans la manière de danser, le tango inhibant la pudeur par ses corps-à-corps langoureux.

Le féminisme a une manière déconcertante de progresser, et malgré les apparences, 1930 n'est pas encore l'aboutissement de presque un siècle de luttes. On vient de refuser aux femmes le droit d'être jockey !

La femme dissèque et ausculte, la femme plaide, la femme écrit des livres, la femme fait des conférences ; la femme conduit des automobiles ; la femme chasse à pied et à courre ; la femme joue au football et même à l'athlétisme ; la femme dirige des théâtres, des hôtels, des pensions de famille, des collèges, des maisons de couture, des instituts de beauté ; la femme a encore le droit de cuisiner, de raccommode le linge, de faire des enfants, d'acheter un revolver et de tirer sur des silhouettes animées et trop aimées ; en somme tout lui est accordé, sauf de monter sur un cheval numéroté. Certaines deviennent directrices de petits journaux parisiens, d'autres président à la publication de documents économiques, sans pour cela cesser de cultiver en elles la haine et le mépris de l'homme en général, jugé sur le modèle du patron en particulier<sup>328</sup>.

Et d'envisager la taxation des revenus féminins qui viennent indûment grossir ceux du ménage. Intéressant, un nouveau paradigme féminin, celui de la dactylo, dont les jambes gainées de soie peuvent tenter justement un chef de service, à condition, après lui avoir mis la bague au doigt, de le tenir étroitement en laisse.

Elles sont légion et beaucoup plus modernes, beaucoup plus vivantes, plus palpables, que leurs sœurs de nom seulement : les demi-vierges. De tout temps, sous toutes les latitudes, dans tous pays, se suffisant à elles-mêmes, elles ont froidement méprisé l'homme. [...] Ce sont les sœurs siamoises de la passion et aussi de l'amour qui sort des conventions établies par Dieu lui-même. [...] Après l'âge de la puberté, dans tous les mondes, impératrices, princesses, bourgeoises, courtisanes, actrices et filles de rien, on a pu les voir, on les voit encore circuler, le sourire sur les lèvres, fixant l'homme d'un implacable regard de haine<sup>329</sup> !

La mode surprend par des changements que la guerre a précipités en limitant les volumes et les silhouettes et en raccourcissant les jupes. Plusieurs pages de la revue décryptent ces nouveautés en étudiant la femme, des jambes – maintenant découvertes – à la tête. Ces messieurs semblent regretter les libertés offertes aux corps féminins quand les obstacles autrefois opposés à leur désir le rendaient plus excitant. L'apparition du short bouleverse, et pourtant une décennie verra apparaître les corps longilignes stylés par Jean-Gabriel Domergue<sup>330</sup> et, à Juan-les-Pins, les maillots galbés d'Edmond Lahaye<sup>331</sup>. Ces bons gros messieurs de l'équipe de la revue ne goûtent apparemment point dans les années vingt la minceur, interprétée comme maigreur et les tenues moulantes, que l'on est étonné de trouver

<sup>328</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 8 juin 1923.

<sup>329</sup> *Ibid.*, 15 décembre 1924.

<sup>330</sup> Jean-Gabriel Domergue (1889-1962), élève talentueux des Beaux-Arts de Paris, prolifique et facile, est très vite sollicité par la publicité, le monde du spectacle et de la mode. Vivant avec sa femme à Cannes, la sculptrice Odette Maugendre, dans leur luxueuse villa Fiesole, aujourd'hui monument historique, il organise des événements spécifiquement azuréens et mondains. Alix Grès, Gérard Louis Soyer, *Jean-Gabriel Domergue, L'Art et la Mode*, Paris, Éditions Sous le vent, 1984.

<sup>331</sup> Edmond Lahaye (1886-1981), d'abord chansonnier et humoriste dans le milieu montmartrois, s'installe après la guerre à Golfe-Juan puis à Antibes. Publicité, mode, actualités, cancons, inspirent une activité qui lui procure une vie confortable. *Edmond Lahaye, illustrateur des pyjamas de plage, La mode Pyjama, Reflets de la Riviera*, 2013.



sur des jeunes filles « d'excellente maison », la révélation du corps féminin leur semblant réservée aux filles de joie, ou en tout cas, de peu.

Les photographies des numéros de 1935-1936 deviennent tout de même plus osées, est-ce pour mieux faire vendre ?

Le moins que l'on puisse dire est que ce magazine aime peu les femmes. Non seulement les histoires drôles à elles consacrées ne le sont guère, les croquis en dressent des portraits ridicules, les nouvelles façons d'aborder la mode tendent à effacer de la féminité tout ce qu'elle pourrait avoir de séduisant et de particulier, de façon à en faire une sorte de sosie d'un modèle masculin inatteignable, l'homme, bref le contexte du magazine tend à dévaloriser le sexe féminin. Jeune et alors prostituée ou grue, cupide et rapace, vieille peau fardée à la recherche de gigolos, adepte de l'intrigue, du jeu, des bijoux, elle n'est pas flattée par la nouvelle mode dont l'un des papes, Jean-Gabriel Domergue, croque sa nouvelle silhouette, autour du thème de la Parisienne, montrant bien que celle-ci intéresse de ses visites une Riviera dont les femmes indigènes ne comptent guère dans la recherche de la beauté :

Depuis de longs mois, avec une patience inlassable, le couturier a supprimé peu à peu la poitrine de la femme, docile aux ordres et aux caprices des grands oracles de la couture, elle ne s'est pas souvenue que la poitrine était, avec le regard et le sourire, son plus grand attrait. Nous sommes en plein règne de la femme-planche. C'est navrant<sup>332</sup>.

Avec la mode des jupes courtes beaucoup de femmes sont privées de leur attrait par la simple vue de leurs tristes ou risibles jambes.

Surcroît de beauté discutable apporté à l'Ève moderne : sourcils ras, ongles rouges, mille et une façons de porter les cheveux courts. Les femmes veulent-elles accéder à une sorte de « monotype » ? Certaines réponsent tolèrent cette recherche de la beauté « chez les nègres » ou chez les dames de Polynésie. Inutiles ces ajouts ne sont pas « de chez nous ». Jean Rictus ironise<sup>333</sup> : « Lui tatouer en noir ou bleu le rebord des paupières, je ne vois rien de neuf à bien regarder, sinon s'inspirer des négresses à plateaux et lui suspendre soit à la lèvre supérieure soit à l'inférieure, une petite rondelle ou un anneau d'or, après les leur avoir préalablement percées<sup>334</sup> ! », tandis qu'un des ses amis rêve d'une femme au nombril d'or entouré d'un anneau de jade blanc. Jane Catulle-Mendès<sup>335</sup>, toujours en quête d'originalité, se souvient d'avoir parsemé ses cheveux, ses sourcils et ses cils, d'une fine poudre de diamant dont les reflets, bleus de lune, rose d'aube, mauves ou violine, s'accordaient à sa toilette. Pour l'amélioration de la femme, il ne lui reste plus qu'une réforme importante, lui verser un peu de plomb dans la tête. On n'acquiert pas la beauté. Laissez la femme chercher. Elle trouvera toujours, partout et indépendamment de toutes circonstances extérieures, le moyen de modifier sans cesse sa silhouette de la veille. La femme doit suivre la mode autant qu'elle

<sup>332</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 23 mars 1919.

<sup>333</sup> Gabriel Randon, dit Jehan-Rictus (1867-1933), est élevé douloureusement en conflit avec sa mère. Apprenti à quatorze ans, il fréquente Montmartre. Renvoyé d'un emploi de bureau à l'hôtel de ville, il devient chansonnier de cabaret et connaît une certaine notoriété en utilisant l'argot dans ses œuvres. Cf. Théophile Briant, *Jehan Rictus*, Paris, Seghers, 1960.

<sup>334</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 23 mars 1919.

<sup>335</sup> Jane Catulle-Mendès (1867-1955), épouse de Catulle Mendès, est surtout connue par des poèmes et le récit de la quête du corps de son fils Primice tué au combat. Cf. Jane Catulle-Mendès, *La prière sur l'enfant mort*, Paris, Librairie A. Lemerre, 1921 ; *Annales Histoire, Sciences sociales*, Paris, Armand Colin, janvier-février 2000.

s'harmonise à son physique. L'imagination, l'ingéniosité de la femme n'ont de comparable que sa promptitude à imiter la voisine.

Rachilde toujours à l'aise avec une certaine rudesse propose pour ajouter à la beauté des jeunes femmes de leur dorer le sexe, comme à Cléopâtre, ce qui permettra à leurs petits amis de les porter au clou. Raymonde Machart<sup>336</sup> émet l'idée de raser les cheveux de la femme, de lui couper les seins, les hanches, et tous ornements tributaires de son sexe, afin de la recréer, grâce à des pièces interchangeables, selon le romanesque de l'heure, de la saison ou de l'alcôve. Ainsi l'esthète occidental pourra se donner l'illusion, avec une seule femme, d'en posséder plusieurs, tout comme un pacha.

Devant cette relative dégénérescence de l'espèce, faut-il créer l'étalon humain, question que pose le magazine ? La régénération doit elle se faire par une procréation sélectionnée ? Doit-on interdire la reproduction aux déchets humains ? Pour vivre, la France veut des enfants. Or en conséquence de la guerre, il y a pléthore de femmes, pénurie d'hommes, transgression de la loi d'hyménée. Maurice Dekobra<sup>337</sup> affirme ne pas vouloir être enrôlé dans l'armée des étalons. Rachilde remplace son habituel cynisme par une douceur tendre :

Il n'y a qu'un étalon, mais il est surhumain : c'est l'Amour. Sans la force, et aussi, hélas, l'inconscience du véritable amour, les femmes n'auraient jamais d'enfant. Or, on a remplacé l'amour par le sport, côté honnête de la question, et le vice, côté malhonnête ; et puis encore autre chose : ce sont les médecins qui tuent les enfants à venir par la grande vulgarisation de l'hygiène<sup>338</sup>.

Léon Frapié<sup>339</sup> pense qu'il faut réduire le nombre des débris humains qui ont tendance à reproduire en diminuant l'alcoolisme<sup>340</sup>.

---

<sup>336</sup> Raymonde Machart (1889-1871), épouse d'Alfred Machart, scénariste, est journaliste, sociologue et féministe, connue par quelques romans. Cf. Jean-Yves Mollier, *La mise au pas des écrivains : l'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2014.

<sup>337</sup> Maurice Tessier, dit Dekobra (1885-1975), est un auteur prolifique capable d'orchestrer avec son éditeur des campagnes promotionnelles internationales, l'un de ses plus grands succès étant *La Madone des sleepings* (1925). Six kilomètres de queue à New York au Waldorf-Astoria étaient nécessaires avant d'accéder à un autographe. Cf. Philippe Colas, *Maurice Dekobra : gentleman entre deux mondes*, Paris, Séguier, 2001.

<sup>338</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 8 janvier 1925.

<sup>339</sup> Léon Frapié (1863-1949) issu d'un milieu pauvre de Paris, fut lauréat du prix Goncourt en 1904 pour son roman *La Maternelle*, qui reste un chef-d'œuvre réaliste. Cf. Camille Poirier, « Les Goncourt oubliés », dans *L'Express*, 6 août 2012.

<sup>340</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 8 janvier 1924.

## 7. LA CÔTE, BANC D'ESSAI DU TALENT ET DU SUCCÈS DES ARTISTES

Jules Marchand, que ses accointances parisiennes d'avant-guerre ont familiarisé avec la Ruche et le surréalisme, se veut passeur d'art comme de littérature. La position centrale de sa revue, au cœur de la Riviera des artistes et des marchands, sa familiarité avec les graphistes et les peintres, lui permet une grande aisance dans ce domaine. Les uns viennent s'y installer à la recherche d'inspiration et d'amateurs de leurs œuvres, clients éventuels, les autres veulent acheter de la peinture nouvelle, par goût ou par snobisme. Le travail de Ferdinand Bac<sup>341</sup>, trop vieillot, lui semble-t-il, répondant à la demande peut-être dépassée de l'art du paysage et des jardins. L'artiste, allemand d'origine, ne semble pas trouver grâce à ses yeux :

Madame Francis de Croisset a été mal conseillée par un architecte qui croit être tantôt le fils naturel du Roi de Wurtemberg tantôt le fils du virginal Louis II de Bavière et qui a le plus mauvais goût germanique. La maison est un ancien mas provençal, un ancien couvent peut-être, solidement assis parmi les oliviers. C'était une délicieuse demeure confortable et retirée, avec un merveilleux lointain dans le paysage. L'affreux architecte des jardins parut, il dessina des parterres, fit des pergolas, traça des allées, les sema de sable bleu, rouge, vert, doré, orna les bassins de statues ridicules et d'urnes enceintes. Il fit tant et si bien que le noble mas provençal a maintenant l'air d'une maison honnête dépaycée dans un jardin de casino<sup>342</sup>.

*Sur la Riviera* consacre aux alentours de 1929 plusieurs reportages à Francis Picabia<sup>343</sup>, photographié devant sa maison de Mougins avec sa femme et dans son atelier, vêtu de la marinière rayée de bleu qu'affectionne aussi Pablo Picasso. Robert Desnos<sup>344</sup> et Picabia s'amuse en envisageant les réactions du public devant les œuvres surréalistes. Étudiant les témoignages de plusieurs personnes à propos d'un fait divers – le corps d'une personne morte était-il découpé en morceaux ou intégral ? Jules Marchand commente :

Nul peintre ne tente moins que Picabia de faire prendre les vessies pour des lanternes. Sa peinture est une création, et non une reproduction. Elle prend sa place dans la nature au même titre que le brin d'herbe, l'automobile, ou le raton laveur. Elle est poétique et non artistique. Elle vit de sa vie propre et je dirais qu'elle est magique, tant on peut la soupçonner d'exercer une influence sur la vie des hommes<sup>345</sup>...

Les nombreux articles et reportages photographiques consacrés à Jean-Gabriel Domergue, coqueluche des fêtes et salons monégasques et niçois, et à sa superbe villa « Fiesole » de Cannes, prouvent combien l'art nourrit son homme, davantage sans doute que la littérature.

<sup>341</sup> Ferdinand Bac (1859-1952) est fils de Charles-Henri Bach, lui-même probablement fils illégitime de Jérôme Bonaparte. Extrêmement doué, il profite de sa proximité avec les milieux bonapartistes. Écrivain, artiste, il s'affirme à partir de 1910 comme architecte de jardins. Cf. Ghislain de Diesbach, *Un prince 1900, Ferdinand Bac*, Paris, Perrin éditeur, 2002.

<sup>342</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 13 janvier 1924.

<sup>343</sup> Francis Martinez de Picabia (1879-1953) reçoit une excellente éducation artistique et est d'abord influencé par l'Impressionnisme. Marqué ensuite par le Mouvement Dada, il le quitte et mène une vie d'artiste complexe, favorisée par sa fortune personnelle. *Francis Picabia, pionnier de l'art moderne*, catalogue de l'exposition, Musée Pierre André Benoît, Alès, 2013.

<sup>344</sup> Robert Desnos (1900-1945), fils d'un banquier, grandit dans un quartier populaire de Paris et rejoint les Surréalistes. Lorsqu'André Breton rejoint le Parti Communiste, il adopte une écriture plus classique. Engagé dans la résistance il est déporté en 1944 et meurt au camp de Teresin la veille de sa libération. Cf. Dominique Desanti, *Robert Desnos, le roman d'une vie*, Mercure de France, 1999.

<sup>345</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 avril 1929.

Le gala de la haute couture de Cannes consacre son talent d'amuseur, capable de montrer à la curiosité féminine les modèles un mois avant qu'ils ne fassent leur apparition à Paris. Le mirage de l'Orient hante la mode et l'on peut retrouver sur les robes des Parisiennes le bel ordonnancement des documents millénaires de la Perse et des Indes. L'Exposition d'Art colonial de Marseille fait sentir son influence et l'art nègre, avant de triompher au théâtre, s'affirme sur les robes d'été. Le cubisme influe la mode, se prête à merveille à toutes les robes souples et plissées. Les éléments floraux gardent aussi tout leur charme, généralement drus et polychromes, avec des reflets d'émaux. Même la faune sert à illustrer de belles étoffes. Les étoffes de soie sont les plus recherchées pour l'été, crêpe de Chine, crêpe marocain, crêpe satin, opposant les reflets de mat et de brillant. Serge de soie et fil-à-fil s'emploient pour les ensembles ainsi que la mousseline chiffon qui n'engonce jamais la silhouette. Ainsi s'affrontent deux modèles féminins dans une décennie pleine de contradictions.

#### 8. EGO SURDIMENSIONNÉ ET MACHISME DES ÉCRIVAINS DEVANT LES REVENDICATIONS FÉMINISTES

Les enquêtes renouvelées poussent les personnalités interrogées à l'introspection et aux réponses comiques. Ainsi nous découvrons en janvier 1926 l'embarrassante question : « Quelle phrase de votre œuvre préférez-vous à toute autre ? » : « Très drôle mon cher confrère, répond Blaise Cendrars, je vais m'amuser à lire les réponses des autres... Celle qui n'est pas encore écrite. Pourquoi ? Parce qu'elle est vierge<sup>346</sup> ».

La plupart des auteurs se refusent à citer une seule phrase, pensant par ailleurs que le premier lecteur venu aurait pour ce choix beaucoup plus de discernement. Soit qu'ils aient tout oublié, ce que l'on conçoit sans peine, comme Juliette Adam<sup>347</sup>, si prolixe, soit par modestie, comme Henri Barbusse, ils se réjouissent toutefois de lire les phrases sélectionnées par leurs collègues, espérant, espoir vain, réunir ainsi une sorte d'anthologie. Gabrielle Réval a plaisir à se redire une phrase romantique de ses vingt ans : « Comme de chimériques oiseaux mes songes éperdus retombent dans le néant<sup>348</sup> », ainsi que Valéry Larbaud<sup>349</sup> qui aime bien l'un des vers du roman de ses quinze ans, M. A. O. Barnabooth : « Au coucher du soleil grondaient les canons du Bosphore ». Quelques écrivains se révèlent assez contents d'eux, Maeterlinck, Jean de Bonnefon. Blasco Ibanez se remémore avec plaisir un passage de *Mare Nostrum*, qui décrit la mer et la plongée du héros<sup>350</sup>. Joseph Delteil aime bien : « Un moustique vivant est plus grand qu'un éléphant mort<sup>351</sup> », ce qui incite ses collègues écrivains

<sup>346</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 28 février 1928.

<sup>347</sup> Juliette Lambert (1836-1936), épouse d'Edmond Adam maire de Paris, a eu une longue vie de femme de lettres, de féministe et de femme politique, lançant dans ses salons de nombreuses personnalités. Elle contribua à créer la station de Juan-les-Pins. Cf. Anne Hogenhuis-Seliverstoff, *Juliette Adam (1836-1936) : L'Instigatrice*, Paris, L'Harmattan, 2002.

<sup>348</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 24 janvier 1926.

<sup>349</sup> Valéry Larbaud (1881-1957), d'une famille riche, polyglotte, voyage et est connu comme romancier et traducteur. Cf. Anne Chevalier, dir., *Valérie Larbaud*, Paris, Éd. de l'Herne, 1992.

<sup>350</sup> Vicente Blasco-Ibanez (1867-1928), écrivain, journaliste et homme politique espagnol, est connu par ses romans, dont *Mare Nostrum*. Cf. Joan F. Mira, *La Prodigiosa Historia de Vincente Blasco Ibanez*, Alzira, Algar, 2004.

<sup>351</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 24 janvier 1926.

à une certaine modestie<sup>352</sup>. Jean Bertheroy cite Nietzsche : « Sous le même vent de crainte et d'espoir, nous murmurions les mêmes paroles ; et c'était le même jour qu'aujourd'hui, éternelle inquiétude, élan vers un impossible bonheur »<sup>353</sup>. Goût de la citation que partage Han Ryner<sup>354</sup> : « Connais-toi toi-même », « Socrate cueille au fronton du temple de Delphes, la seule parole utile que les dieux aient daigné dire aux hommes<sup>355</sup> ».

Interpelé en 1926 par l'injonction : « Trouvez-vous la vie drôle ? », Van Dongen<sup>356</sup> riposte « Si la vie n'était pas drôle, on n'y tiendrait pas tant que cela », qu'un de ses amis complète par « T'es du bal, il faut que tu dances ! ». L'ironique et méchant « Quels mots ou quelle épithète voudriez-vous voir graver sur votre pierre tombale ? » tombe avec une sorte d'urgence sur les notabilités interrogées, dont certaines ne sont pas loin d'envisager une issue proche. Alfred Machin<sup>357</sup> ricane « Il fit des vers... Les vers le défont », ainsi que Maurice de Waleffe<sup>358</sup> : « Content d'avoir vu ça... Mais il ne faudrait pas que ça recommence » et La Fouchardière « Enfin seul ! », d'autres : « Ouf », « Je n'y suis pour personne<sup>359</sup> ». Willy, le vieil ami adepte des bons mots au point d'en publier des livres entiers, s'exclame : « Je demanderai à être crémé car, sans être jamais à la façon d'un personnage cornélien, monté sur le faîte, néanmoins j'aspire à des cendres<sup>360</sup> ». Marcel Arnac aime bien les épithètes humoristiques dont il croque une petite collection, telle celle de Paul Poiret le couturier, dans *Necropolis* :

Ci gît Poiret (Paul)  
Qui vendit aux poires  
Pagnes du Nepaul  
Madras du Walpol  
Et cottes... d'Ivoire !  
Pour ses idées... noires

Cette négropaul  
Manquait à sa gloire<sup>361</sup> !

<sup>352</sup> Joseph Delteil (1894-1978), poète surréaliste et anticonformiste, retiré dans le midi à partir de 1931, conserve toute sa vie un désir d'originalité qui s'exprime dans sa réponse. Cf. Marie-Françoise Lemonnier-Delpy, *Joseph Delteil : une œuvre épique au XX<sup>e</sup> siècle, destinées du héros et évolution du récit*, Puylaurens, Institut estudis occitans, 2007.

<sup>353</sup> Berthe Le Barillier, dite Jean Bertheroy (1868-1927), journaliste, femme écrivain, secrétaire du prix Femina, est l'auteur de beaux romans. Cf. Robert Sabatier, *Histoire de la Poésie Française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*.

<sup>354</sup> Jacques Ner, dit Han Ryner (1861- 1938), journaliste, romancier, affirme des positions pacifistes qui d'après lui doivent reposer sur la réflexion personnelle de chaque individu. *Actes du Colloque Han Ryner, Marseille, Théâtre Toursky, 28 et 29 septembre 2002*, Centre international de recherches sur l'anarchisme, CIRA, Les Amis de Han Ryner, 2003.

<sup>355</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 12 décembre 1928.

<sup>356</sup> Kees Van Dongen (1877-1968), étudiant aux Beaux-Arts de Rotterdam, s'installe ensuite à Paris où il suit une inspiration anarchiste et libertaire. Cf. Couturier Elisabeth, « Van Dongen, paparazzi des Années folles », dans *Historia*, n° 738, 06/2008 ; Yolaine Guignat, « Kees Van Dongen », dans *Le Monde libertaire*, n° 1640, 16-22 juin 2011.

<sup>357</sup> Alfred Machin (1877- 1929), reporter puis cinéaste, installe en même temps que des expéditions à visée animalière des studios de cinéma à Nice. Cf. René Prédal, « Le cinéma français sur la Promenade des Anglais », dans *Cinéma 67*, n° 114).

<sup>358</sup> Maurice de Waleffe (1974-1946), belge, comme Francis de Croisset, voyageur, reporter, est connu par ses Mémoires, édités chez Denoël en 1947.

<sup>359</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 12 décembre 1926.

<sup>360</sup> *Id.*

<sup>361</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 2 décembre 1928.

*Sur la Riviera* cherche aussi à connaître les secrets de l'inspiration des écrivains, d'où la question :

Il vous arrive de rêver tout éveillé. Des idées baroques vous viennent, de grandeur ou de persécution, ou d'un autre ordre. La folie n'ayant pas de plus proche parent que le génie, vous ne nous en voudrez pas d'être indiscret<sup>362</sup>.

Nous retrouvons Rachilde et sa rude franchise :

Les crimes que j'ai commis, je les ai longuement prémédités, ce sont mes livres ! Bons ou mauvais, je les revendique entièrement ; ce sont des œuvres d'apparence illogiques mais logiquement conçues. Si j'ai jamais menti, c'est en disant que je les ai écrites facilement. Rien n'est jamais facile de ce que l'on veut bien faire, pas plus un mauvais livre qu'une bonne action<sup>363</sup>.

Maurice Constantin-Weyer se défend d'une inspiration de style divin<sup>364</sup> :

Il me serait possible de faire des folies, parce que j'ai une chair d'homme. Mais je ne crois pas être guetté par l'accès de folie, je ne prétends pas au génie, je suis un simple et honnête ouvrier des lettres<sup>365</sup>.

André Dahl ironise<sup>366</sup> :

J'ai eu un soir de folie le 1<sup>er</sup> août 1914, quand je me suis promené dans les rues de Lyon, vers minuit, en criant, avec une foule d'autres candidats poilus : « À Berlin ! À Berlin ! ». La preuve que j'étais bien fou, c'est qu'on ne m'a relâché qu'au bout de quatre ans<sup>367</sup> !

Ferdinand Bac affirme son goût de la beauté :

Je suis fou par la préoccupation constante de créer autour de moi une atmosphère idéale - disons invraisemblable - capable de m'isoler complètement d'une partie de mon présent (celui naturellement qui me déplaît par son uniformité). Ce rêve, cette folie si vous voulez, si invraisemblable qu'elle soit, je l'ai réalisée dans la rénovation d'un art méditerranéen, dans mon œuvre des Colombières à Menton, où rien ne me rappelle les temps nouveaux. Je veux donner l'éternité à des choses éphémères... J'ai réédifié toutes mes nostalgies de Capri, de Venise, de Rome, de Sicile, de Grèce, d'Asie mineure, d'Espagne, dans des rappels évidemment fragmentaires<sup>368</sup>.

En mars 1930, la mode de célébrer les centenaires pourrait inciter à l'autosatisfaction. « Que restera-t-il de votre œuvre et de vous-même à cent ans de votre naissance ? ». Cette

<sup>362</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 2 décembre 1928.

<sup>363</sup> *Id.*

<sup>364</sup> Maurice Constantin-Weyer (1881-1964) s'installe au Canada après une jeunesse bousculée, mais ne réussit pas à faire fortune. Brillant combattant en 1914-1917, il fait connaissance à l'hôpital d'une infirmière, Germaine Weyer, dont il adopte le nom. Ses aventures lui inspirent plusieurs romans, dont *Un homme se pense sur son passé*, qui lui vaut le prix Goncourt en 1928. Cf. Gérard Fabre, « Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel, une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française », dans Daniel Chartier, dir., *Les Nords imaginaires*, Montréal, Imaginaire/Nord, 2008).

<sup>365</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 19 décembre 1928.

<sup>366</sup> André Dahl, dit Léon Kuentz (1886-1932), journaliste et créateur du théâtre des Deux Ânes, est humoriste et revuiste.

<sup>367</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 19 décembre 1928.

<sup>368</sup> *Ibid.*, 15 décembre 1930.

perspective rend mélancoliques et sincères les personnes interrogées, dont peu ont remis leur *pensum*. Tristan Derème le gentil poète fantaisiste ami de Francis Carco cherche une échappatoire :

Dans cent ans de Tristan ce que l'on devrait dire  
Si de lui quelque fol se souciait encore ?  
Je rêve tristement à ce futur décor  
Et je soupire...  
Je serai dans ce temps, fantôme aérien,  
Et du pauvre Derème on ne dira plus rien<sup>369</sup>.

Yvonne Sarcey<sup>370</sup>, épouse du critique Adolphe Brisson et mère de Pierre Brisson, un temps directeur du *Figaro*, exprime une tristesse conjugale bien douce en contradiction complète avec les thèses d'avant-garde du féminisme, étonnante lorsqu'on connaît son renom et son œuvre de propagandiste littéraire :

Mon univers fut ma maison. Et les amours : mon mari et mes enfants. Avec eux j'aurais trouvé ma patrie partout. Et si j'ai eu une telle prédilection pour le midi, c'est qu'il voulait y finir ses jours. Nous reposer là tous les deux, disait-il avec ravissement, flâner, rêver devant la mer bleue, se chauffer au soleil, lire un beau livre sous un frêle olivier, méditer doucement... dieu ne l'a pas permis. Et je travaille sans lui, dans ce Paris que je n'aime plus<sup>371</sup>.

Jean de Bonnefon adresse à la rédaction de *Sur la Riviera* une lettre peu de temps avant sa mort : « Il faut être simple avec la Mort qui est la grande brutale. Sur ma tombe qui est prête je ne veux aucun mot, aucune phrase, une croix en relief sur la terre de mon pays natal, l'Auvergne aimée, et mon nom à la suite des noms de ceux qui m'ont précédé. Cela suffit et c'est plus fier ainsi ».

Tous les appels au féminisme ont-ils donné des résultats autres qu'ironiques, vont-ils après cinq décennies de quolibets, se transformer en une réalité officielle ? Il n'est besoin que d'étudier l'enquête que mène ensuite *Sur la Riviera* sous le signe de la cocasserie : « Quelles seraient les cinq personnes du sexe aimable que vous enverriez le plus volontiers au Parlement et pour quelles raisons<sup>372</sup> ? ».

L'expression « sexe aimable » est d'emblée dévalorisante ; les options des sondés s'égarèrent entre courtisanes, femmes de lettres, féministes, vedettes de la scène et de l'écran. Madame Dussane envisage de ne pas voter, position féminine décevante<sup>373</sup>, de même que Gyp toujours brutale : « Je n'en enverrai aucune ». L'un des messieurs consultés propose d'envoyer une fille-mère, une épouse abandonnée, une femme d'ivrogne, une mère d'assassin, une putain, « parce que ces femmes ont souffert et qu'elles sauraient peut-être comment

<sup>369</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 mars 1930.

<sup>370</sup> Yvonne Sarcey (1867-1950), fille de Francisque Sarcey, épouse d'Adolphe Brisson, fondatrice des *Conférences des Annales poétiques et littéraires*, a eu une carrière littéraire et sociale très importante. Cf. L'Illettré, « Le monde, le rôle, et la mort d'Yvonne Sarcey », *Le Figaro*, Juillet 1950. *Les Annales politiques et littéraires*, Archives de la famille Brisson, 18/05/2009.

<sup>371</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 mars 1930.

<sup>372</sup> *Ibid.*, 22 avril 1935.

<sup>373</sup> Béatrix Dussane (1888-1969), actrice et sociétaire de la Comédie-Française, professeur, collaboratrice de nombreuses revues féministes et amie de Tristan Derème, aurait pu représenter en tant que femme une position plus moderne. Cf. Nadine Audoubert, *Dussane ou la servante de Molière*, Paris, France-Empire, 1977.

comprendre le cœur des hommes ». André Luguet n'arrive à n'en désigner qu'une<sup>374</sup>, peut-être madame Rachilde car il est presque sûr qu'elle refusera... Séverine, Colette, Rachilde, la comtesse de Noailles ont obtenu des voix, mais aussi Juliette Adam, Émilienne d'Alençon, Joséphine Baker, Berthe Bovy, Yvonne de Bray, Jane Catulle-Mendès, Falconetti, Yvette Guilbert, Gyp, Jeanne Lanvin, Suzanne Lenglen, la Môme Moineau, Suzy Prim, Yvonne Printemps, la duchesse d'Uzès<sup>375</sup>. La réponse de Fernand Fleuret<sup>376</sup>, poète fantaisiste de la petite bande, est édifiante et parfaitement conventionnelle :

En réponse à votre question, j'enverrai la Bêtise, l'Ignorance, la Pédanterie, la Jalousie et la Loquacité – c'est malheureux que comméragé soit du masculin –, toutes personnes enfin, parmi les plus répandues, les plus dignes du suffrage universel en même temps que les plus brillantes du Féminisme<sup>377</sup>.

Maurice Dekobra le chantre des milieux populaires estime que « Nulle femme ne peut être assez folle pour souhaiter siéger dans la ménagerie du Palais Bourbon. Mais si je devais mettre un bulletin dans une urne féminine je voterais du pied gauche pour la Femme à barbe de la fête de Neuilly ». Joséphine Baker semble avoir vraiment frappé par sa féminité l'imagination masculine, ainsi André Lamandé s'exprime dans un petit poème<sup>378</sup> :

De mon mot excusez le ton :  
J'avais cru, dans mon délire,  
Prendre une lyre :  
J'ai soufflé dans un mirliton.  
La chambre n'est qu'un cabanon !  
Vous voulez cinq femmes ? Non !  
Une seule suffit, jolie.  
Et sachant, en de fols accords,  
Montrer les cinq parties du corps.  
Je vous la livre. C'est la fine  
Et brune Baker Joséphine<sup>379</sup>.

Faussement étonné, Joseph Delteil s'exclame : « Cinq femmes au Parlement ? Pour quoi faire ? Pour la buvette ? Les couloirs ? Alors cinq jolies femmes. Pour siéger ?... cinq muettes... ma cuisinière ; ma concierge ; ma femme de chambre ; ma bonne ; ma nourrice<sup>380</sup> ».

D'un questionnaire à l'autre ressort ainsi une vérité première, l'infériorité fondamentale de la femme dans tous ses désirs de beauté ou de progrès et son ridicule profond, le tout abouti dans l'ultime enquête à la limite du vulgaire : « Éprouvez vous plus de plaisir à contempler

<sup>374</sup> André Luguet (1892-1979), acteur de cinéma, est encore bien jeune pour avoir une opinion affirmée. Cf. Yvan Foucart, *Dictionnaire des comédiens français disparus, 694 portraits, 2147 noms*, Mormoiron, Y. Foucart, 2007.

<sup>375</sup> Personnalités du monde du journalisme, du spectacle et du féminisme.

<sup>376</sup> Fernand Fleuret (1883-1945) fait partie de la petite bande des vieux amis normands de Jules Marchand. Jean de Saint-Jorre, *Fernand Fleuret et ses amis*, Coutances, Imprimerie P. Bellée, 1959.

<sup>377</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 22 avril 1935.

<sup>378</sup> André Lamandé (1886-1933), collaborateur de *La Petite Gironde*, était rédacteur en chef de *La Renaissance politique et littéraire*.

<sup>379</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 22 avril 1935.

<sup>380</sup> *Id.*



les jambes de Mademoiselle Mistinguett que le derrière de Mademoiselle Joséphine Baker<sup>381</sup> ? ».

Jean-Gabriel Domergue, particulièrement apte à faire ce commentaire, car il a peint avec goût la silhouette de Joséphine :

Dans un opéra on a souvent le tort de prendre un morceau détaché ; c'est encore plus grave pour une personne. L'une et l'autre sont magnifiques, mais combien de créatures que la publicité et la gravure n'ont pas popularisées sont encore plus belles<sup>382</sup> !

Mademoiselle Mistinguett donne une réponse dont l'autographe est reproduit dans la revue<sup>383</sup> :

Les jambes de Joséphine Baker sont ravissantes. Je les aime beaucoup. J'apprécie aussi son derrière sautillant, gai, distingué et spirituel. Je ne peux vous parler de mes jambes vous les connaissez. Je n'ai pas l'habitude d'exhiber mon derrière. Mais si cela vous paraît nécessaire réunissez un jury devant lequel je le montrerai. Mais prévenez-moi d'avance. Surtout pas de projecteurs c'est vieux jeu ! Le clair de lune me paraît plus indiqué<sup>384</sup>.

## 9. SUR LA RIVIERA : L'ADIEU À LA BELLE ÉPOQUE

Jules Marchand rencontre un vieil ami journaliste qui, lassé de manger de la vache enragée, a trouvé une nouvelle raison sociale en incarnant « le fidèle lecteur » sous toutes sortes de formes. Il obtient ainsi par diverses opinions exprimées et par une forme de chantage des libéralités répondant à ses menaces sous-entendues, telles « le vieil abonné amoureux du journal », « l'Italien antifasciste », « l'étranger américain », « le père de famille indigné ». Pour les demoiselles pensionnaires des « claques », il réclame la semaine de quarante heures et quinze nuits de congé payé. Homme universel, il défend toutes les thèses. Ses commentaires évoquent tout-à-fait les « réseaux sociaux » d'aujourd'hui, qui peuvent en trois lignes ruiner la réputation d'une vedette ou d'une personnalité politique.

Le 5 mai 1936, une transition s'achève : « Le présent numéro sera le seul publié en mai. *Sur la Riviera* ne paraîtra qu'une fois en juin, le 5 du mois, mais trois fois en juillet et trois fois en août au moment où la Saison d'été bat son plein<sup>385</sup> ».

En effet le 15 août paraît un numéro spécial riche en photographies et en septembre une photographie de Saint-Tropez, où est à vendre le Clos de la Madrague, à 1500 mètres de Sainte-Maxime.

Les bouleversements de société atteignent même les couronnes d'Europe : le 20 décembre 1936, le numéro spécial de réveillon, bien épais, traite au passage de l'abdication du duc de Windsor, tandis que s'exerce une certaine fascination pour les dictatures : au nouveau Casino,

---

<sup>381</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 22 avril 1935.

<sup>382</sup> *Ibid.*, 15 mars 1936.

<sup>383</sup> Jeanne Bourgeois, dite Mistinguett (1875-1956), suit des cours de théâtre et de musique. Rapidement engagée à Paris où elle se fait un nom et un style, après des amours de dix ans avec Maurice Chevalier, devenue vedette internationale, elle entre en concurrence avec Joséphine Baker. Cf. André Bernard et Martin Pénét, *La Miss : Mistinguett, ou La la légende du Music-hall*, Paris, Omnibus, 2006.

<sup>384</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 15 mars 1936.

<sup>385</sup> *Id.*

madame Renée Davis, pigiste au *Petit Niçois*, et israélite de confession, fait une conférence sur « L'étrange secret de la Croix Gammée. ».

*Sur la Riviera* est donc bien une revue de détente pour ses lecteurs, et de relative désillusion pour son concepteur. Jules Marchand exprime sa déception finale dans son éditorial du 25 mai 1937, « La main passe ». « Ce n'est pas sans un serrement de cœur et sans mélancolie que j'abandonne aujourd'hui et définitivement la direction de cette revue que j'ai créée au lendemain de l'Armistice, en décembre 1918<sup>386</sup> ».

La hausse de plus de 70 % du prix du papier, le rejet de toutes compromissions électorales, à part un numéro spécial, par conviction, consacré à Jean Médecin, l'âge, car les forces nécessaires à la lutte l'ont abandonné, et, avoue Jules Marchand, l'absence de sympathie de la part des commerçants azuréens qui n'ont jamais participé à la publicité, l'ont conduit à cette décision. Exemple de ce manque d'ancrage local, le fait que la bibliothèque municipale de Nice ne possède même pas un exemplaire d'un véhicule touristique promotionnel pourtant de grand intérêt pour la région. Ne voulant point diminuer le niveau esthétique et intellectuel de la revue, Jules Marchand renonce à la diriger, en espérant que quelqu'un prendra le relais, « Je baisse le rideau. La main passe ». Des ventes aux enchères de 1936 et 1937 incluent des exemplaires rares et des autographes, de ses collections d'amoureux des beaux livres, prouvant peut-être d'ultimes besoins d'argent.

En fait, visant un public restreint, une élite mondaine vieillissante, inactive, peu engagée dans l'entreprise et le commerce, Jules Marchand a voulu combiner la tradition historique des journaux littéraires du siècle passé et la verve satirique d'une presse à cancan. Il a perçu des tendances nouvelles de la presse sans pour autant les exploiter, freiné par la crise économique et le contexte international. Son dialogue médiatique avec le public nouveau de la Riviera a manqué sa cible faute de connivence suffisante, malgré un style se voulant complice, avec des lecteurs représentant davantage la classe moyenne et les parvenus qu'aristocrates et financiers des années 1920 et 1930. Le manque de créativité de son âge explique aussi son découragement. *Sur la Riviera* reste tout de même un modèle de revue distrayante, polyvalente et relativement apolitique, dont la recette s'appliquera aux revues people des fastes Trente Glorieuses.

---

<sup>386</sup> Arch. dép. Alpes-Maritimes, PERA 1280, *Sur la Riviera*, 25 mai 1937.